

# Le mouvement christique en miettes — Mt 15, 21-28

*Prédication du dimanche 26 sept 2021 au Temple Neuf - Dimanche d'éveil au judaïsme - Pasteur Rudi Popp*

« Je pourrais bien sûr te donner raison, mais nous aurions alors tort tous les deux » : c'est dans cet esprit un peu malicieux, en tout cas par un retournement spectaculaire et substantiel de l'esprit du mouvement christique, qu'une femme dite « cananéenne », donc représentant tout ce qui est contraire à l'esprit du judaïsme, vient rencontrer Jésus le juif.

« Je pourrais te donner raison, mais nous aurions alors tort tous les deux », dit-elle en résumé, d'abord parce qu'elle affirme courageusement que Jésus se trompe en la rejetant.

Puis, elle reconnaît qu'elle se trompe elle-même en se servant de Jésus comme une poupée religieuse.

Cette rencontre est l'histoire d'un double égarement et d'un double redressement : Jésus et la femme étrangère/étrange, lui par elle et elle par lui, sont convertis. Jésus vient jusqu'à contredire sa propre tradition ; la femme arrive à contredire sa propre intuition.

Nous aussi pouvons alors apprendre à contredire notre propre tradition, à revoir nos principes bien arrêtés, en nous laissant entraîner dans une rencontre avec un Autre. Pour le mouvement christique - comme je préfère dire alors au lieu de parler du « christianisme » - cet Autre restera à jamais la tradition hébraïque. Elle est inscrite dans notre Bible, qui ne sera jamais seulement une « Bible chrétienne » ; elle est vivante dans le témoignage du judaïsme, sans lequel le mouvement christique perd le sol et l'enracinement. Pas de Nouveau Testament sans l'Ancien ; pas d'Église du Christ sans le peuple qui attend le Messie.

Revenons donc sur ce double égarement et ce double redressement. En résumant la partie de la femme cananéenne par ce mot d'esprit, « Je pourrais te donner raison, mais nous aurions alors tort tous les deux », nous reconnaissons son courage d'affirmer que

Jésus se trompe en la rejetant et sa simplicité en reconnaissant qu'elle se trompe elle-même, voulant se servir de Jésus comme d'une poupée religieuse.

Car au début, c'est bien la femme qui se trompe. Elle est prise dans une contradiction insoluble. L'évangéliste l'appelle « cananéenne ». C'est comme si vous parliez de « Teutons » plutôt que d'Allemands, ou de la « Perfide Albion » plutôt que d'Angleterre, voire de « Gaulois » pour les Français. C'est anachronique, et c'est plus insultant que vraiment archaïsant. En tout cas, pour le lecteur qui connaît la Bible hébraïque, c'est clairement synonyme de païen, idolâtre. Cananéen, c'est le contraire d'israélite. La religion cananéenne, c'est le contraire de la religion juive. Alors, elle, la païenne, pour obtenir les bonnes grâces de celui qu'elle appelle « Seigneur », elle le nomme à la juive : « fils de David ». Mais les fils de David sont les ennemis des Cananéens... Veut-elle donc judaïser, faire semblant d'être juive ? Comment pourrait-elle être exaucée, si ce n'est pas vraiment elle qui adresse sa demande, mais si c'est un rôle qu'elle s'est composé ? Et comment d'ailleurs pourrait-elle être prise au sérieux ? La réaction des disciples de Jésus est claire : ils n'en veulent pas comme compatriote, comme coreligionnaire ! « Renvoie-la, car elle nous poursuit de ses cris. »

Jésus n'a aucune envie de répondre à la demande de la femme étrangère. Son silence premier en dit long. Puis il répond, comme par une plate excuse : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. »

Cela correspond à l'ordre que Jésus avait donné auparavant à ses disciples, au chap. 10 de l'Évangile selon Matthieu : « Ne prenez pas le chemin des païens et n'entrez pas dans une ville de Samaritains ; allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël ». Jésus semble même vouloir expliquer la motivation de cette restriction, et il le fait d'une manière rude et sans ménagement : « Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens. »

La réplique de la femme cananéenne renverse la table, c'est le cas de le dire. « Je pourrais te donner raison, mais nous aurions alors tort tous les deux », semble-t-elle dire en affirmant courageusement que Jésus se trompe en la rejetant. « C'est vrai, Seigneur ! — et justement les petits chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres ».

Après le double égarement suit un double redressement. Jésus se laisse convertir, il vient à contredire sa propre tradition : « Femme, ta foi est grande ! Qu'il t'arrive comme tu le veux ! »

Jésus ouvre ainsi la voie à une interprétation figurée, c'est-à-dire non ethnique, de l'expression « maison d'Israël » : désormais, est « brebis perdue de la maison d'Israël » quiconque, juif ou païen, cherche auprès du Messie le repos et la guérison du cœur et du corps.

En quelque sorte, c'est la naissance de l'Église universelle à laquelle nous assistons. Ce double renversement désigne l'Église comme évènement de nourriture spirituelle, mais une nourriture qui se donne uniquement en miettes et en fractions : c'est comme pain rompu que se donne Jésus. Quelle image dirait mieux que les miettes le caractère de surabondance de la grâce et en même temps le fait que cette nourriture puisse être négligée et méprisée ou au contraire précieusement recueillie ?

Ce renversement étonnant, c'est Jésus qui l'introduit, de façon inattendue, dans le dialogue. Il parle du « pain », alors que cette femme demande une guérison, un exorcisme. Quel est donc ce pain qui est en jeu ici ?

Jésus parle précisément du « pain des enfants » ; le mot que l'évangéliste choisit désigne des enfants non par l'âge mais par le sang, c'est-à-dire des « héritiers » : son affirmation « Il n'est pas bien de prendre le pain des héritiers pour le jeter aux petits chiens » ne peut se comprendre que pour désigner les Juifs, par opposition aux païens, ravalés littéralement au rang de « petits chiens ».

Dans sa réponse stupéfiante, la femme païenne, parlant des miettes « qui tombent de la table de leurs maîtres », utilise, elle, un autre mot pour désigner les enfants, enfants par l'âge cette fois, indépendamment de la parenté. Cette nuance dit l'immatunité des héritiers, et c'est de la plus haute importance à ce point du récit évangélique : ceux qui sont les plus proches de Jésus, les disciples, viennent de se voir reprocher par l'évangéliste leur immaturité, leur cœur « endurci », accusation lourde de précédents qui résonnent dans l'histoire du peuple à la nuque raide élu au désert.

Or c'est manifestement cette réplique de la femme qui déclenche l'admiration de Jésus et l'amène à lui accorder ce qu'elle demande. Non seulement elle a consenti à la dénomination peu flatteuse de « petits chiens » et l'a reprise, mais elle consent encore à se tenir à la place assignée pour de tels petits chiens, « sous la table », et consent

finalement à se satisfaire de « miettes » ! Jésus sait reconnaître une parole d'Évangile dans la réponse de cette femme. Après avoir polémique avec la grande intelligence des religieux sur le rapport à la tradition, il est capable de se laisser changer par une femme étrangère à cause d'une simple parole d'humilité.

L'esprit tant malicieux que modeste de cette femme serait-il donc le modèle de l'esprit du mouvement christique auquel nous sommes invités à participer aujourd'hui ?

Comme Jésus vient jusqu'à contredire sa propre tradition, que la femme arrive à contredire son intuition, moi aussi, je dois encore apprendre à contredire ma propre tradition, à revoir mes principes bien arrêtés, en me laissant toujours à nouveau entraîner dans une rencontre avec un Autre. Car **l'esprit du Christ dont vit le mouvement christique n'est pas celui d'une « religion définitive » : ce mouvement dont l'origine est à venir désigne certes une nourriture spirituelle universelle, mais qui se donne uniquement en miettes et en fractions, comme pain rompu, comme parole à rompre. Amen !**